

LES INTERMITTENCES DE LA LANGUE

Bilinguisme et écriture autobiographique: deux exemples divergents, Alfieri et Papini.

Pérette-Cécile Buffaria

L'écriture autobiographique chez les "bilingues" ne va pas de soi. L'analyse de deux exemples, à première vue très dissemblables (Alfieri et Papini) permet de souligner l'équilibre fragile entre deux langues constitutives de l'expression mais aussi des silences du Je qui s'écrit.

Alfieri inaugure son iter autobiographique en français, pour aboutir à une version définitive de la *Vita* en italien, après de complexes détours. Papini, en revanche semble restreindre à contre-cœur l'emploi du français à quelques parenthèses et intermèdes très limités¹. Sans ignorer les différences ineffaçables des contextes sociaux-culturels auxquels se rapportent Alfieri et Papini, il convient de préciser ici l'enjeu des relations toujours mouvantes entre le "bilinguisme"² et l'écriture du moi, pour un JE qui est, bon gré mal gré, impliqué dans le jeu de langue(s) et culture(s) à la fois co-présentes et divergentes.

La justification de l'entreprise autobiographique pose, chez Alfieri et chez Papini le problème de l'articulation du bilinguisme et de la linéarité de l'écriture autobiographique. Cette écriture met en scène les avantages et les inconvénients de la maîtrise de deux langues différentes. L'absence d'univocité, de parallélisme entre celles-ci implique-t-elle des silences, entraîne-t-elle des interférences ou favorise-t-elle un métissage?

Chez Alfieri, comme chez Papini, la justification de l'entreprise autobiographique est déterminée (négativement ou positivement) par le

1 Je considère ici surtout les premiers textes autobiographiques de ces auteurs, c'est-à-dire: le journal intime tenu par Alfieri de 1774 à 1777, d'abord en français puis en italien et non destiné à la publication, publié posthume sous le titre de *Giornali* (par commodité nous citerons ici l'édition de Mario Fubini: V. Alfieri, *Opere*, Milano-Napoli, Ricciardi editore, 1970, T. I, pp. 407-427; et, le journal intime que Papini tient de 1894 à 1902, d'abord en italien puis en français (en 1900) et à nouveau en italien, non destiné à la publication, et publié posthume en 1981 sous le titre de *Diario 1900 e pagine autobiografiche sparse, 1894-1902*, Firenze, Vallecchi Editore, 1981.

2 J'entends provisoirement ici bilinguisme au sens large de maîtrise et utilisation de deux langues par un même sujet. Le statut et l'emploi du français et de l'italien restent néanmoins très différents pour Alfieri (bilingue réel) et pour Papini (pour lequel le choix tâtonnant du français est d'ordre culturel).

bilinguisme. Il s'agit de s'écrire pour forger une image de soi unitaire à partir d'éléments composites (Alfieri), ou pour développer les différentes facettes d'un moi qui est *un* mais qui n'est point tout d'une pièce (Papini). Alfieri inaugure son journal intime par une affirmation dont le pessimisme est à la mesure de la portée de l'iter autobiographique.

"Se rendre compte à soi même des actions de chaque jour, n'est le plus souvent qu'un temps perdu, parce qu'on répète facilement le lendemain les mêmes deffauts. (...) un homme de sens doit se corriger (...) en se regardant aussi souvent dans ce fidèle miroir, car personne ne nous connaît mieux que nous mêmes, et l'on se fuit ordinairement, parce que chaque homme est malheureusement dans le cas de ne point trouver de plus mauvaise compagnie que soi-même; (...) je m'en vais voir si en m'analysant de près je pourrais me tolérer, ce ne sera pas un des moindres avantages que je me propose" ³.

L'écriture de soi reflète donc au sens propre l'identité. S'analyser serait non seulement un moyen de s'appivoiser mais encore de racheter la négativité de l'être.

Papini souligne lui aussi que l'entreprise autobiographique est à la fois le reflet de la vie du moi et le programme de celle-ci. L'écriture du moi va enregistrer et contrôler.

"...voglio conquistare il sapere passo a passo, tappa per tappa, campo per campo (...) comincerò i seguenti studi: quello della letteratura francese in relazione con l'italiana (...). E, un'innovazione che inizierà quest'anno sarà di tenere fedelmente questo giornale, (...) come semplice ed umile specchio della mia individuale evoluzione. Qui registrerò fedelmente, almeno finché la costanza mi sorregga, quello che di notevole avverrà nella mia povera vita di studioso e di contemplatore." ⁴.

S'écrire, c'est donc s'engager vis-à-vis de soi-même. L'écriture relève ici d'un travail d'élaboration de soi; aussi la simplicité exhibée, invoquée, ressortit-elle sans doute d'un voeu pieux, d'un souhait plutôt que d'une caractéristique thématique ou stylistique réelle.

Pour Papini comme pour Alfieri, la justification initiale de l'entreprise autobiographique ne dérive pas seulement ni explicitement d'un "pacte" avec le lecteur ou de la conscience que "je est un autre"⁵. C'est la focalisation sur le JE

3 V. Alfieri, *Giornali*, ed. cit., p.407, Torino, 23 novembre 1774.

4 G. Papini, *Giornale 1900...* op. cit., pp. 8-9

5 P. Lejeune, *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1975 et idem, *Je est un autre*, Paris, Seuil, 1980.

scriptor qui est explicite ici. JE est d'abord le même, dont l'écriture secrète l'image avant que d'être "un autre", pour le lecteur. Alfieri et Papini, dans deux optiques littéraires et historiques dissemblables, s'engagent néanmoins tous les deux dans cette mise au point du moi-je qui s'écrit. La saisie (qui par la suite se révèle illusoire) du sujet de l'écriture coïncide, au début du parcours scriptural, avec la recherche d'une identité qui conjurerait la dualité. L'iter autobiographique va renier les phénomènes de diffraction, et s'efforcer de prévenir les risques de dissociation. Alfieri avoue a posteriori:

"(...) ingenuamente confesso, che allo stendere la mia propria vita inducevami, (...) più gagliarda d'ogni altra (ragione) l'amore di me medesimo" ⁶.

De plus, à maintes reprises il martèle la justification de son écriture par

"mi impegno qui con me stesso (...) mi vi impegno, perché esaminatomi e conosciutomi bene, ho ritrovato (...) in me..." ⁷.

Cette justification de l'entreprise autobiographique se conclut par une déclaration trop simple pour être vraie:

"(...) ho scritto quest'opera, dettata dal cuore e non dall'ingegno (...). (Pour cet) umil tema (...), (il estime devoir) lasciar fare alla penna (...) quanto allo stile, (il est d'une) triviale e spontanea naturalezza" ⁸.

Une telle déclaration quasi-simpliste esquivé la complexité déterminante des allers retours du français à l'italien des *Giornali* à la *Vita*.

Pour Papini lui aussi, la décision de l'écriture autobiographique semble bien être dictée en partie, quoique d'une façon moins problématique, par le bilinguisme. Il espère trouver dans l'écriture de soi un remède à l'incontinence, à l'éparpillement, un garde-fou contre la schizophrénie car il ne sait que trop bien que:

"(...) il mio difetto intellettuale massimo è l'incostanza, la volubilità. Tutto studio, tutto assaggio, tutto comincio: dopo un periodo di tempo più o meno lungo, la noia, il disgusto mi prende ed io lascio a mezzo gli studi, le ricerche (...) quanto sciupio di tempo e di energia non so dire. (...); (aussi déplore-t-il cet) infecondo diletterantismo che a nullo di solido, di duraturo apporta." ⁹

6 V. Alfieri, *Vita*, a cura di A. Dolfi, Mondadori, Milano, p.41

7 V. Alfieri, *ibidem*, p.42.

8 V. Alfieri, *ibidem*, p. 43.

9 G. Papini, *Diario 1900*, ed. cit., p.7.

S'astreindre à s'écrire, c'est donc s'en tenir à soi-même, tenir sa propre image. L'image de soi ne semble bien être *une* que pour autant qu'elle est saisie par l'écriture qui la dit.

Si l'entreprise autobiographique est en partie déterminée par le bilinguisme et par la conjugaison des cultures, soit qu'elle s'engage à forger une identité, soit qu'elle déploie les facettes d'une personnalité composite, l'écriture du JE bilingue exprime inéluctablement les atouts et les faiblesses de ce bilinguisme. Les alternances plus ou moins maîtrisées, du français et de l'italien, scandent deux mises en scènes divergentes de l'histoire du moi dans l'écriture d'Alfieri et dans celle de Papini. Les prémisses et les motivations de ces itinéraires présentent des éléments semblables, leurs développements diffèrent néanmoins sensiblement.

Le premier passage du français à l'italien dans l'écriture du JE d'Alfieri est particulièrement significatif d'un jeu de cache-cache qui utilise le changement de code pour occulter en partie les références. Ce jeu est tout à fait prémonitoire des "truccages" (de dates, de langues etc.) qu'Alfieri escogitera dans la *Vita* pour peindre son autoportrait d'auteur italien de grandes tragédies classiques. Le "dernier" passage en français établit une fausse distance ironique du scripteur par rapport au protagoniste:

"Enfin ceci est écrit, et si je n'en retire point de profit, cela pourra du moins servir un jour à me faire rire" 10.

L'ironie elle aussi s'inscrit dans une économie utilitaire qui comptabilise les pertes et les profits du MOI et de son image. Alfieri reprend donc, dans l'*autre* langue, son journal intime, après un long silence qu'il motive ainsi:

"Questo salutare esame di me stesso interrotto (da più di due anni,) in parte perché la difficoltà d'esprimermi in toscano era somma, e la natural ripugnanza a spalar di sé non minore, mi si para di bel nuovo innanzi come efficace mezzo di correggermi un cotal poco, e di formarmi ad un tempo istesso lo stile. Ripigliandolo adunque secondo l'usato modo, dico che questa mane appena svegliato tosto ricorsi col pensiero alla fama letteraria, oggetto costante d'ogni mio desiderio."11

La décision de changer de code linguistique est passée sous silence; de surcroît, le scripteur voudrait se persuader lui-même qu'il n'a jamais écrit, ne s'est jamais écrit, décrit lui-même qu'en toscan, langue acquise au prix d'un travail acharné. Il est en outre remarquable que la thématique de la célébrité

10 V. Alfieri, *Giornali*, ed. cit., p. 414, 19 février 1775.

11 V. Alfieri, *ibidem*, p. 415, 17 Aprile 1777.

littéraire fasse aussitôt irruption dans ce nouveau code linguistique, cette langue neuve qui va bientôt servir à l'élaboration de l'autoportrait du moi-auteur. Le désir de ce portrait occulte bien le français, langue première et préliminaire de l'expression et de la mesure du JE autobiographe d'Alfieri. Mais, le même jour, celui de la reprise de l'écriture du journal intime et de l'"abandon" du français, l'auteur s'engage à nouveau vis-à-vis de lui-même, et surtout vis-à-vis de sa vocation hypothétique et future d'écrivain tragique.

"...venuto a visitarmi un abate franzese a cui lessi questi miei esami fatti *ha due anni* ripigliai l'impresa; isperanzito di dare alla cosa un cotal aspetto, che mi riuscirebbe, non meno utile forse, che glorioso." 12

La mise en sourdine encore imparfaite du français est "contrariée" par un abbé français et par un gallicisme syntaxique au moins: "*ha due anni*"/il y a deux ans. Il est remarquable que le passage du français à l'italien véhicule un passage de l'être au paraître, de l'image de soi pour soi, à l'image de soi pour les autres, (qui plus est pour les autres absolument, c'est-à-dire pour la postérité). L'examen, la connaissance de soi cède le pas à l'"aspetto" dont l'auteur-sujet se soucie de l'effet qu'il est susceptible de produire ("riuscirebbe"). Dès lors le regard d'autrui entre en jeu dans la dynamique d'une écriture du moi où l'univocité n'est qu'utopique. Désormais ce regard extérieur ne désertera plus l'écriture d'une intimité qui par souci des apparences "se change" en changeant de langue, comme pour se vêtir autrement, d'une façon plus convenable au futur écrivain tragique. En effet, Alfieri affirme le lendemain encore son désir de gloire littéraire:

"La voglia mia d'imparare è somma; la ragione di questa voglia, è la smisurata ambizione, che non vedendo altro campo da correre tutta s'è gettata alle lettere; ed in fatti non v'è il più onorifico. (...) e pensando alla mia fama, m'addormentai in questa dolce chimera." 13

Le changement de langue est l'une des modalités de la thésaurisation, de l'investissement à laquelle le scripteur actuel procède au profit de l'écrivain futur.

Le premier passage de l'italien au français dans l'écriture autobiographique de Papini est de toute autre nature, et déploie des enjeux différents. Néanmoins on y retrouve des éléments déjà familiers à Alfieri.

Le contexte conjoncturel du premier changement de langue est, comme pour Alfieri, celui d'un long silence préalable à la réaffirmation de la nécessité de

12 V. Alfieri, *ibidem*, p.415. Sauf indication contraire, c'est moi qui souligne.

13 V. Alfieri, *ibidem*, pp.416-417. Ce passage annonce bien le "vulli, fortissimamente vulli" rétrospectif de *La Vita*.

l'entreprise autobiographique. De plus l'image de soi pour soi devient, là aussi, mais sous des modalités différentes, image de soi pour le regard, la lecture de l'autre.

L'originalité de l'oscillation linguistique chez Papini consiste à passer de la langue reconnue comme maternelle à la langue étrangère (et non l'inverse comme chez Alfieri qui revendique l'italien comme langue de la mère-patrie) dans une optique positive selon laquelle le détour par l'étranger, adopté, apprivoisé ne représente pas une perte de temps mais bien un gain, à savoir celui de l'approfondissement de soi.

Alfieri, lui, voudrait faire croire au lecteur que le passage du français "étranger", rejeté à l'italien "maternel" et surtout littéraire n'est que positif, sans aucune perte. Le profit du refoulement serait assimilable à celui d'une réappropriation, d'une récupération. Il s'agirait en somme d'une réintégration, voire d'une désaliénation pour Alfieri. Pour Papini en revanche, le changement de langue est pour le moins l'occasion d'un renouvellement.

"Il y a bien des jours que je n'écris plus dans mon journal. Toujours le même! La lassitude des choses me prend vite, après l'enthousiasme des premiers moments. Je l'écrirai dorénavant en français. C'est mon vieux désir qui a fini par triompher. J'aime le français: il me semble plus clair, plus souple, plus aimable. Quelques puritains de patriotisme pourraient me blâmer de cela, s'ils savaient qu'un jeune italien préfère une langue étrangère (à la propre) et qu'il écrit son journal dans une *autre* langue que la sienne." 14

Dans le face à face avec soi-même le détour par l'*autre* langue semble bien ici nécessaire. L'adéquation de la langue *autre* s'inscrit comme une ligne de partage de l'individu, (sujet singulier) d'une part, et d'autre part de la collectivité politique, (société nationale). La souplesse que Papini attribue à la langue *autre*, lui permet de taire les obstacles et les interdits que véhicule pour lui sa langue maternelle, et de passer outre. A cet égard, l'analyse proposée par Jean Pélégri, *autre* autobiographe bilingue (français/arabe) indique bien que les détours sont finalement parfois des raccourcis en matière d'écriture autobiographique.

"...Contrairement à l'idée complaisamment reçue, il est bon parfois, de recourir à la langue de l'autre pour se connaître, s'inventer, se comprendre. Par l'étrange liberté que vous donne ce détour, on échappe aux conventions du groupe, aux archaïsmes, aux idées toutes faites que le langage maternel recèle en lui-même sans qu'on s'en doute, aux structures syntaxiques traditionnelles qui commandent le discours et du même coup la pensée.

14 G. Papini, *Diario 1900*, ed. cit., p. 45.

Ce détour, comme en chimie, sert de filtre et de test de contrôle. Si ce que vous dites par ce truchement tient, et résiste, c'est une preuve de son exactitude. Comme un catalyseur il vous change, il vous guérit, il vous libère..." 15

Une alternative semble alors se dessiner quant à la relation qu'entretiennent écriture autobiographique et bilinguisme, qui opposerait l'exercice d'une altérité négative et traumatisante à celui d'une altérité positive et stimulante. D'une part, l'exemple d'Alfieri montrerait que l'iter autobiographique s'effectue au détriment du bilinguisme. L'identité de l'autobiographe ne s'affirmerait que dans *une seule* langue sans parvenir néanmoins à dire l'intégralité du moi. D'autre part, l'exemple de Papini montrerait en revanche que le monolinguisme exclusif serait inadéquat, impropre à exprimer un sujet pluriculturel, voire bilingue.

Or l'écriture autobiographique peut au mieux alterner, juxtaposer successivement les langues et ne saurait ¹⁶ établir de simultanéité des codes linguistiques, reléguant ainsi l'exhaustivité et la justesse de l'écriture du moi bilingue au domaine des chimères et des regrets. Ce non parallélisme entre les langues et les cultures qui animent l'autobiographe bilingue serait-il la pierre d'achoppement incontournable de l'écriture intégrale d'une identité polyvalente, polyédrique et pourtant unitaire?

A cet égard, le mieux est parfois l'ennemi du bien, pour un regard extérieur, pour une lecture étrangère. Ainsi Stendhal saisit l'affectation et la contrainte des choix linguistiques d'Alfieri et estime que l'"involution" linguistique de celui-ci s'opère au détriment d'un idéal de style "naturel".

"Alfieri n'était pas *lui* pour la langue, (...) même pour les idées, il était bien moins *lui* qu'il ne croyait" 17.

Stendhal semble fustiger le refoulement de la langue première et l'adoption d'une langue autre qui ne saurait adhérer à une intimité qu'elle n'exprime qu'incomplètement et à grand-peine.

"Pour le style, on sent qu'il a coûté beaucoup d'efforts à un homme d'un grand génie. (...) un style si sévèrement correct et (qui) si scrupuleusement correspond à l'idée, que le lecteur le plus inattentif ne peut s'apercevoir de l'immense *travail* qu'il a coûté; Il eût été plus grand et certainement plus original, en étant *lui-même*." 18

15 J. Pélégri, *Ma mère l'Algérie*, p. 64, Paris, Actes Sud, 1989.

16 Sauf à songer à certaines expériences de Tzara ou de Pound...

17 Stendhal, *Rome, Naples et Florence en 1817* suivi de *L'Italie en 1818*, Le Divan, Paris, 1956, p. 92.

18 Stendhal, *ibidem*, p.115.

Pour Stendhal donc la médiation de la langue autre, quand bien même elle serait apprise à la perfection, aboutit à un effet d'inauthenticité dans l'expression du moi. Ces reproches virent presque à la censure :

"Alfieri lui-même écrit dans une langue morte (pour lui). (...) il écrivit (sa première pièce) sans même savoir l'orthographe de la langue dans laquelle il prétendait se faire admirer." 19

Au demeurant Stendhal a bien conscience que la question de la langue concerne bien d'autres écrivains italiens contemporains et qu'elle ne saurait avoir de solution simple et immédiate. Cela n'enlève rien à l'admiration qu'il porte à celui qu'il lit "contre le méphistisme de bassesse et d'ennui" qui l'entoure.²⁰ Apprivoiser l'autre langue, seconde mais souhaitée comme première relève de l'épopée.²¹ C'est cette épopée qu'Alfieri retrace retrospectivement dans la *Vita*. Le risque jamais définitivement écarté, tant pour Alfieri que pour Papini, est celui de l'aphasie, de la page blanche. Si la perception du temps s'effectue sur le mode de la linéarité, l'identité du JE qui saisit ce temps dans l'écriture, évolue selon une géométrie variable. Papini évoque la difficulté qu'il a à conjuguer la maîtrise inégale de deux langues et son iter autobiographique.

"Je suis dans une période d'activité et de gaieté. Je me transforme chaque jour et je crois toujours en mieux." 22

C'est dans la langue de l'altérité, dans la langue *autre* que l'autobiographe constate qu'il est autre, que son MOI n'est point immobile. Le lendemain Papini enregistre: "la mattina alla Galleria..." et il continue le surlendemain, "Stamattina vado a scuola..."²³. Le passage quasi-définitif du français à l'italien est donc immédiatement consécutif à la prise de conscience d'un changement d'identité qu'il avalise. Suit une phase de répétitivité de l'écriture du JE quotidien

19 Stendhal, *ibidem*, p.89 et p.154.

20 Stendhal, *Oeuvres intimes*, Paris, NRF Gallimard, 1964, p.484. A. Chénier lui aussi est sensible au travail d'Alfieri sur la langue; il affirme: "... Alfieri a ressuscité l'énergie de la langue toscane et la noblesse et la majesté de la pensée romaine" in *Oeuvres*, NRF Gallimard, Paris, p. 691. Sur les relations du français et de l'italien dans l'écriture autobiographique d'Alfieri, cf. P.C. Buffaria, "La conjugaison de la fiction et du réel dans l'écriture autobiographique de V. Alfieri: l'écho des *Confessions* de J.J. Rousseau.", à paraître dans *Heteroglossia*, Ancona, Nuove Ricerche ed., n.4, 1992, sur "Discorso fisionale e realtà storica".

21 Cf. P.C. Buffaria, "Bilinguisme et écriture autobiographique" in *Repères III*, DoRiF-Università, Roma, 1989, pp. 36-42.

22 G. Papini, *Diario...op.cit.*, p.127, 12 mai 1900.

23 G. Papini, *ibidem*, pp.127-128, 13-14 maggio 1900.

qui n'est d'ailleurs pas exempt de nombreux gallicismes.²⁴ L'évolution de l'être est donc bien scandée par le rythme des oscillations linguistiques.

Et pourtant, le 1er mai 1946, alors âgé de plus de 65 ans, G.Papini revient encore dans un *Diario* tardif sur la dissymétrie du français et de l'italien quant à la projection de sa propre image d'auteur, d'écrivain, d'homme de lettres:

"Se mai scriverò il "Rapporto sugli Uomini" che tanto mi ha occupato da quasi 40 anni, penso di scriverlo in francese. Il francese evita meglio dell'italiano ridondanza e retorica. Eppoi avrei bisogno di una lingua *diversa* per esprimere un *io* così *diverso* da quello delle altre opere mie." ²⁵

Ironie du sort, c'est bien le *même* écrivain qui exprime auparavant le souhait d'un monolinguisme - règne de la transparence, de l'économie affective - et qui par ailleurs puise dans la langue *autre* l'expression adéquate à la recherche d'un bonheur d'expression ou, à tout le moins d'un parler "juste", qui n'est pas exempt d'interférences et qui n'évite pas les emprunts lexicaux. Dans une sorte de nostalgie d'avant Babel, l'écrivain exprime regrets et utopies:

"Je voudrais qu'on fût un seul peuple, tous les hommes, qu'on parlât une même langue, claire, simple, belle. Ce serait beaucoup mieux (...) on épargnerait beaucoup de temps." ²⁶

L'économie de la langue irait de pair avec l'économie des peuples, l'équivalence des nations aboutissant à une unité culturelle et linguistique...utopique. Il en va bien autrement dans la réalité, et dans l'écriture même du quotidien, où l'étanchéité n'est qu'imparfaite. Si l'autobiographe semble renoncer au bilinguisme, du moins ne parvient-il pas à endiguer les gallicismes et l'hétérogénéité lexicale:

"(...) ho bisogno di fermarmi (...) per (...) segnare il cammino. In questa fine secolo ove l'anarchia intellettuale e sociale non potrebbe essere più completa, il giovine in cerca d'un punto d'appoggio non può trovarlo fuori di sé (...) Gli occorre un *ressort* interiore, una forza interiore che lo indirizzi e lo sorregga.

²⁴ Un exemple parmi d'autres: "avanti di andare a letto", G.Papini, *Diario...*, op.cit., p.145.

²⁵ G. Papini, cité par J. Lovreglio, in A.A.V.V., *Giovanni Papini nel centenario della nascita*, Milano, Vita e Pensiero, 1983, pp.282-283.

²⁶ G. Papini, *Diario* ed.. cit. , p. 45. 21 mars 1900.

È quello che io cerco. Ma siccome lo spirito *flotte* e sfugge troppo facilmente preferisco fissare sulla carta, in formule esatte e definite ciò che voglio essere e ciò che voglio fare." 27

Non seulement l'écriture du journal intime relève d'une impérieuse nécessité chez le bilingue, mais ici elle alimente et structure l'image de soi au travers même des interférences, à la faveur de l'espace intérieur dialogique qu'elle tisse. Néanmoins, la stabilité réconfortante de l'être ne va pas de pair avec une "staticité", une homogénéité linguistiques.

Ainsi, Alfieri et Papini donnent bien tous deux raison par avance, quoique deux façons divergentes, à Claude Esteban selon lequel,

"(...) toutes les raisons que l'on pouvait avancer pour défendre et célébrer la pratique conjointe de deux idiomes n'obéissaient qu'à des normes d'efficacité immédiate, pragmatiques, quasiment puérides, n'atteignant jamais, sinon par inadvertance, le seul lieu où se situait, non point la fonction *intellectuelle* du langage, mais son *mystère*. (...) Toutes les langues se valent mais la poésie, plus encore que le lieu où s'est inscrit un destin, décide de celle qui sera la nôtre. Il peut se faire que ce soit la langue que nous considérons comme seconde" 28.

Malgré les différences ineffaçables des contextes sociaux-culturels dans lesquels Alfieri et Papini évoluent, l'enjeu des relations du "bilinguisme" et de l'écriture du MOI est bien, dans ces deux cas, mobile, fuyant pour leur JE aux prises avec *les* langues, même quand celui-ci finit par accorder une place privilégiée ou dominante (mais jamais exclusive) à une de ses langues qui dirait son identité. Alors sans doute, comme l'indique Roland Barthes, pour ces écrivains habités, tiraillés par deux langues, l'écriture du journal intime procède-t-elle plus que jamais d'une *délibération* et implique-t-elle une contrainte, des choix, des exclusions, des silences eux aussi sans doute bilingues.

"La justification d'un journal intime (comme oeuvre) ne pourrait être que Littéraire, au sens absolu, même si nostalgique, du mot" 29.

Or, la littérature, pour Alfieri comme pour Papini, est bien non seulement le lieu du dépassement, de la solution des déséquilibres "affectifs" des langues et de la culture (métisse), mais en outre, son originalité réside dans le fait que cette écriture littéraire est consécutive (au sens temporel et conséquentiel) à la mise en

27 G. Papini, *Diario...* ed.cit..p. 289.

28 C. Esteban, *Le partage des mots*, Paris, Gallimard, 1990, p. 12 et pp. 165-166.

29 R. Barthes, *Incidents*, Paris, Seuil, 1987, p.10.

scène (plus ou moins maîtrisée, refoulée, exhibée) des enjeux du bilinguisme au travers de l'écriture de ce JE en quête de son identité existentielle, scripturale qui finit par poser les jalons de sa figure d'écrivain (moyennant un transfert d'affectivité et des oscillations linguistiques).

Dans un court écrit autobiographique dont l'intention autodéfinitionnelle est déclarée de manière explicite par le titre lapidaire et essentiel *Io*, Papini se livre à une remarquable déclaration, *en français*. Dans la langue *autre* adoptée, chérie, il dit ce qui lui tient le plus à coeur, il dévoile son jardin secret tout en préservant son intimité. Il livre son mal être au *silence* de la langue première, maternelle, et se délivre (des livres...) de sa passion dans la langue seconde, étrangère, préservant ainsi l'utopie littéraire.

"Oh les livres, les petits bons livres que j'aime tant et si passionnément. Ils sont, je peux le dire, la passion *unique* de ma vie. Ils sont ma nourriture quotidienne, ma boisson de tous les jours, mes amis les plus fidèles, mes consolateurs les plus purs. Un livre nouveau représente pour moi une maîtresse nouvelle. Une page lue est un baiser, un volume, une étreinte. Ils sont les fleurs qui parfument ma vie solitaire".³⁰

Nota Bene: Nous tenons à remercier ici le DoRiF-Università de nous avoir autorisé à publier ce texte: il s'agit là d'une partie de la communication prononcée au congrès du DoRiF-Università (Octobre 1991 Milan). Ces remarques seront reprises dans une perspective (volontairement négligée ici) qui précisera l'évolution du "bilinguisme" italien/français de Alfieri à Papini, lors de la publication des actes du congrès.

30 G. Papini, *Diario...*, op cit., p. 299.